

LA POMME EMPOISONNÉE

DU MÊME AUTEUR

Journal de la chute, Buchet/Chastel, 2014.

MICHEL LAUB

LA POMME EMPOISONNÉE

Traduit du portugais (Brésil)
par Dominique Nédellec

BUCHET • CHASTEL

Obra publicada com apoio
do Ministério da Cultura do Brasil/Fundação Biblioteca Nacional

Ouvrage publié avec l'aide
du ministère de la Culture du Brésil/Fundação Biblioteca Nacional



MINISTÉRIO DA CULTURA
Fundação BIBLIOTECA NACIONAL

Titre original : *A maçã envenenada*

© Michel Laub, 2013.

Et pour la traduction française :

© Libella, Paris, 2016.

ISBN : 978-2-283-02924-4

C'EST UNE CHANCE
CETTE RENCONTRE AVEC TOI

1.

Un suicide modifie tout ce que son auteur a pu dire, chanter ou écrire. Pour des millions de fans de Nirvana, groupe qui lui aura valu d'être désigné comme le porte-parole d'une génération, Kurt Cobain ce n'est pas l'enfance à Aberdeen, le début de carrière à Seattle, ni la célébrité précoce avec *Nevermind*, l'album qui allait changer l'histoire de la musique, ni l'alcool et la drogue et la spirale de désespoir sans cesse évoquée dans la presse, notamment son mariage tumultueux avec la chanteuse Courtney Love et la naissance de leur fille unique, Frances Bean. Ou alors c'est tout ça, mais seulement comme faisceau de symptômes, un miroir que des paroles de chansons et des versions contradictoires ont braqué sur une scène jamais clairement reconstituée, Lake Washington, avril 1994, plusieurs heures ou plusieurs jours avant qu'un électricien découvre son corps avec une balle de fusil dans la tête.

2.

Pour moi, Kurt Cobain sera à jamais cet homme monté sur la scène du Morumbi Stadium, en 1993, pour ce qu'il appellerait plus tard le pire concert de la carrière de Nirvana.

À l'époque j'habitais à Porto Alegre, j'avais dix-huit ans et je faisais mon service militaire : la première nuit à la caserne, les premières recommandations pour les tours de garde, moi debout un jeudi devant un sergent obèse qui détaillait les précautions à prendre avec le fusil. Il était incapable de prononcer correctement « le mot de passe », il disait « *l'meû* de passe », alors quelle est la procédure à respecter ? Il répondait lui-même à sa question : halte-là et demander *l'meû* de passe.

Je me trouvais au Centre de préparation des officiers de réserve, le CPOR, la caserne des étudiants universitaires ayant réussi à échapper aux corvées de fumier dans une unité de cavalerie comme aux bastonnades à coups de savon dans la police de l'Armée de terre. Pour autant la différence n'était pas énorme : moi aussi je devais obéir aux ordres du sergent obèse, et d'avoir un statut d'ÉOR plutôt que de bidasse de base, de suivre des cours de sociologie avec un commandant du CIGJ (Centre d'instruction de la guerre en jungle), d'assister à des conférences sur les maladies vénériennes et le budget de l'Union, ça ne changeait pas radicalement la donne. La dictature de 1964 à 1985, la destitution de Collor en 1992, le désintérêt complet des Brésiliens pour la vie militaire, a fortiori si on habitait chez ses parents et qu'on avait une guitare et qu'on faisait partie d'un groupe comme moi, rien de tout ça ne changeait radicalement la donne parce que tous les matins il fallait être en uniforme à sept heures, le clairon, le seau et le balai, et le terme technique pour l'arrachage des mauvaises herbes sur le terrain de basket c'est *cri-cri*.

3.

Je me suis retrouvé au CPOR parce qu'un commandant ami de la famille nous avait dit que mon nom figurerait sur la liste des exemptés au centre d'affectation. Seulement, quand je suis

arrivé, un caporal m'a demandé mon adresse, ma date de naissance et si j'étais à la fac. En droit. Où ça ? Université fédérale. J'avais fini le second semestre et je faisais un stage dans un cabinet d'avocats non loin de là, je comptais m'y rendre après avoir récupéré mon certificat d'exemption et traîné un peu dans un café du marché. Tout était prévu, je savais même quelle cassette j'écouterais avec mon walkman pour fêter ça, mais le caporal a cherché mon nom sur la liste, puis il a éclaté de rire et m'a répondu ce que tout caporal rêve de répondre à un étudiant qui se pointe avec une chemise B.C.B.G. et une serviette en cuir et des écouteurs autour du cou : eh bien, tu vas devoir arrêter la fac un petit moment.

La cassette, c'était un enregistrement de *Nevermind*. Ces vingt dernières années j'ai peut-être écouté ce disque des centaines, voire des milliers de fois, et à chaque écoute c'est comme si je me retrouvais en 1993 : ma sortie du centre d'affectation, l'été sale et humide à Porto Alegre, le bruit des bus et une femme enceinte transportant un sac d'ordures suivie par toute une file de clébardes tandis que je regardais le document m'informant que j'étais désormais tenu de me soumettre au Règlement disciplinaire de l'armée. J'appartenais au sixième peloton, placé sous les ordres du lieutenant Pires. Cinq colonnes de six, les plus grands au premier rang, les autres alignés à distance d'un bras tendu avec pour repère la nuque du compagnon de devant. Trente ÉOR, et pas un avec lequel je sois resté en contact. Pas un dont j'aie gardé une photo. J'ignore si tel ou tel habite encore à Porto Alegre, s'il a eu des enfants, s'il est toujours vivant. J'aurais très bien pu ne pas conserver le moindre souvenir de ce qu'on a vécu ensemble au-delà du folklore militaire ordinaire, le peloton apprenant à marcher en cadence, à présenter les armes, à chanter en se calant sur le pas droit pendant que la

compagnie défile devant la tribune des officiers, s'il n'y avait pas eu cette histoire qui commence avec la venue de Kurt Cobain à São Paulo.

4.

En vérité, c'est une histoire qui commence plus tôt, le soir où j'ai fait la connaissance de Valéria. J'étais dans un bar de l'avenue Independência, un endroit avec un escalier métallique et de la sueur condensée sur les murs. Elle avait mon âge, sa mère était morte alors qu'elle avait quatre ans, son père payait le loyer de son appart, une chambre et un séjour à deux pâtés de maisons du bar, mais tout ça je ne l'ai su qu'après parce que pour le premier échange pas de fioriture : il paraît que tu as un groupe et que tu cherches une chanteuse, quelqu'un capable de monter sur scène et d'envoyer tout le monde se faire foutre.

Je l'ai observée : des tatouages bien avant que ce soit autant à la mode, elle a regardé mon verre et je lui ai dit, tu aimes la mauvaise vodka ? Je suis maso, elle a répondu. Je lui ai demandé de combien de groupes elle avait fait partie. Elle m'a demandé quel genre de musique j'écoutais. J'ai recommandé la même chose, elle a dit c'est le premier verre qu'on prend tous les deux, profite-en parce qu'on est peut-être au zénith, à partir de maintenant impossible de revenir en arrière, et j'ai remarqué sa bouche et ses cheveux et sa façon de bouger les épaules et les hanches et avant que j'aie eu le temps de m'en apercevoir elle était plaquée contre moi.

Chez Valéria il y avait une étagère avec des cassettes, les noms des groupes écrits au stylo-bille, différents types de lettres carrées avec des ombres et des symboles gothiques et des pointes en forme d'éclair. Il y avait aussi un chat et un

poster de Kurt Cobain. Le séjour c'était un canapé pourri et un frigo recyclé servant à ranger des livres. J'ai des goûts de vieille pour la déco, elle a dit. Ça te plaît les vieilleries ? Tu as déjà baisé avec quelqu'un de plus vieux ? J'ai le même âge que toi, mais quelques décennies de plus.

Comme tout le monde dans les années 1990, Valéria chantait en hurlant. Le groupe n'était pas très original non plus, des arrangements qui alternaient légèreté et lourdeur, mélodie et distorsion, une ligne basse-batterie maigrelette et la guitare électrique qui explosait avec ses trois cordes graves sur les refrains. Il suffit de prendre les éléments de base de *Nevermind*, les accords majeurs, les arpèges et les *dead notes* raclées, les modulations de la batterie, les pauses, la voix qui répond aux grosses frappes, et on a tout ce qui constituait les morceaux qu'on a pu jouer au cours de nos premières répétitions. Sauf que Valéria apportait une certaine douceur, même si elle se limitait à sa performance au micro, et dès la première fois que je l'ai entendue j'ai compris que ça ferait toute la différence.

Entre la soirée dans le bar d'Independência et la venue de Nirvana à São Paulo, onze mois se sont écoulés. Comparer la veille de ma première rencontre avec Valéria et le lendemain du concert, c'est comme parler de deux époques différentes, deux mondes opposés. De Valéria non plus je n'ai pas gardé de photos, pas un vêtement, pas une cassette de notre groupe, mais c'est comme si elle avait dix-huit ans pour toujours, dans un présent éternel, et chaque fois que je regarde des vidéos du Morumbi je sais qu'elle est là, dans les ténèbres des premiers rangs, juste devant l'endroit d'où a été filmée l'entrée en scène de Kurt Cobain dans une lumière bleutée.

5.

Nirvana était la tête d'affiche du Hollywood Rock Festival, en clôture de la soirée du samedi après les prestations de Dr. Sin, Engenheiros do Hawaii et L7. Kurt Cobain était descendu avec Courtney Love au Maksoud. Il existe un reportage dans lequel le chanteur punk hardcore João Gordo raconte comment s'est déroulée la soirée qu'il a passée en compagnie du couple. Courtney Love a piqué une crise de jalousie et filé trois cents dollars à un travesti dans la rue Amaral Gurgel. Kurt Cobain a proposé une ampoule à la petite amie de João Gordo quand celle-ci a commencé à se plaindre de maux de ventre. Ils ont conservé l'ampoule comme un trophée, le reporter l'a envoyée à un laboratoire et découvert qu'il s'agissait d'un traitement contre la dépendance à l'héroïne.

Pendant le concert Kurt Cobain a hurlé, pleuré, gémi, râlé, interrompu plusieurs morceaux, craché et s'est frotté contre les caméras. Il a aussi perforé un ampli avec le manche de sa guitare et s'est cassé la figure sur scène. À la fin, il est sorti à quatre pattes. Un critique a qualifié la prestation de *longue, excessive et je-m'en-foutiste*. Et a désigné comme le moment le plus représentatif du festival la séquence au cours de laquelle le chanteur, *entre désespoir et malédiction*, a détruit tous les instruments *presque délicatement, tandis que le public et les étoiles faisaient silence*.

6.

La semaine du Hollywood Rock, personne au CPOR n'a parlé de Kurt Cobain. Les discussions portaient sur la nuit du jeudi, la première où il nous faudrait monter la garde par roulement, quatre heures de repos pour deux heures à

surveiller les différents postes : l'entrée principale, la partie arrière, le tertre, la zone latérale, le dépôt de munitions. La sentinelle responsable du dépôt de munitions arpente une vaste zone de forêt qui pullule de capybaras, le sergent obèse l'a signalé dans ses consignes : pas la peine de tirer au premier bruit, la bestiole a le droit de se balader, c'est pas sa faute si elle connaît pas *l'meû* de passe.

Pendant l'année un élève officier du CPOR apprend à tirer avec le Fusil automatique léger, le FAL, et avec un pistolet 9 millimètres. La formation porte sur les principes de base, la précision et les normes de sécurité. Les principes de base c'est la manière de positionner son corps, l'appui contre l'épaule, le doigt léger sur la détente jusqu'au moment où on sent le recul de l'arme, comme un mouvement de frayeur. La précision c'est ce qui touche au cran de mire, et on aura fait une bonne séance si les impacts de balles sont proches les uns des autres plus que du centre de la cible. Les normes de sécurité concernent le chargement, la sûreté, les autorisations de tir et le protocole à appliquer si l'arme s'enraye ou si un compagnon est touché.

L'instruction au tir était assurée par le lieutenant Pires. Pour les manœuvres, le commandement des patrouilles revenait toujours à un officier. Un sergent obèse ne fait guère autre chose que passer sa journée assis derrière un secrétaire dans le Service du matériel. Guère autre chose que de menues magouilles avec les ÉOR ayant oublié de rendre leurs cartouches, un avertissement en moins dans le registre des infractions en échange d'un paquet de maté et d'un flan coco. Dans la pièce où il travaille il y a un calendrier, un dévidoir à ruban adhésif, une calebasse à maté avec l'emblème d'un club de foot de Porto Alegre dessiné au pyrograveur, mais le soir de la première garde tout

change : les consignes sont données sur un ton autoritaire, par une silhouette qui marche les mains dans le dos comme pour un interrogatoire. Cette nuit je veux pas le moindre incident, le sergent a dit. Je suis pas ici pour me farcir des bozos. Un ÉOR, moins ça fait de vagues mieux ça se porte. Alors m'obligez pas à venir vous chier dans les bottes.

7.

Quelqu'un a dit que la justice militaire était à la justice ce que la musique militaire est à la musique. Le quotidien de quiconque se retrouve encaserné, c'est la sanction : personne qui n'ait payé pour ses collègues, tout un peloton contraint de porter des pierres parce qu'un élève officier a un pli de pantalon mal repassé, toute une compagnie qui doit faire deux cents abdos dans la boue parce que quelqu'un a oublié son vaccin. Quand on monte la garde c'est le genre de chose qui arrive encore plus facilement, tout avertissement est consigné dans le Bulletin interne, donc pour commencer mieux vaut avoir de la chance s'agissant des types avec qui on sera de faction.

Un de ceux avec qui je me suis retrouvé ce soir-là s'appelait Diogo. C'est lui qui parlait le plus sur le banc de la guérite. Il a passé la première garde à expliquer comment falsifier sa carte d'étudiant, comment filer un coup de poing sans se faire mal au poignet, comment forcer une voiture avec un clou et de la ficelle et c'est sans problème vu que les flics c'est que des tafioles, mais après avoir écouté les consignes du sergent, Diogo n'a plus raconté la moindre histoire. Je ne l'ai plus entendu dire un mot. Le sous-off nous a rappelés, on a pris nos timbales et on est allés dîner, il s'est installé à la table d'à côté et pendant tout le repas chacun a évité de croiser le regard de l'autre. On a fini vers vingt et une heures trente, on a

regagné la chambrée, puis le caporal a pris le commandement de la colonne qui irait relever la garde à vingt-deux heures.

Les horaires du premier groupe sont supportables comparés aux autres. On peut dormir trois heures d'affilée pendant la nuit. Plus que si on est dans le deuxième, puisque la sentinelle prend son tour de deux à quatre et doit être debout à cinq heures pour les corvées, et dans le troisième, où on endure le pic de froid et de brume en hiver. Pendant la garde les élèves officiers écoutent de la musique, boivent, dorment en serrant leur fusil dans les bras, une fois un type du régiment de cavalerie s'est fait choper avec un exemplaire de *Sodomie Magazine*, mais cette première nuit j'ai passé mon tour de faction à essayer de me concentrer, pour réfléchir à ce que je pourrais et devrais faire les jours suivants.

Une des possibilités consistait à quitter la caserne le vendredi pour prendre un avion le samedi matin et arriver à l'aéroport de São Paulo à l'heure du déjeuner. Je devrais ensuite traverser la ville jusqu'au Morumbi Stadium, mais ça n'était pas un problème. Je devrais laisser mon sac à dos quelque part, mais pareil, c'était jouable. Je devrais enfin retrouver Valéria au milieu de la foule, quatre-vingt-dix mille personnes avec la chemise en flanelle et le bouc de Kurt Cobain, mais même pour ça je me débrouillerais. Le problème c'était qu'avant d'en arriver là, à cause de Diogo et du sergent obèse, et c'était à ça que je réfléchissais devant le dépôt de munitions, le plus probable était que je me retrouve mis aux arrêts.

8.

Ou alors l'histoire commence ailleurs, dans une rue en terre battue avec des poules, des vaches, un camion-citerne, des baraques où on vend des pâtisseries. Peu à peu le paysage

change, à droite de la route on peut voir des plantations, des ibis et des aigrettes, des hippopotames et des volées d'oiseaux et des antilopes et des porcs sauvages jusqu'à ce que surgisse l'immensité du marais – la boue au milieu du brouillard, les heures passées dans l'eau jusqu'aux genoux et les marches la nuit à la recherche de nourriture, les premiers rayons de soleil et des hommes au loin buvant et riant et coupant les branches comme on coupe n'importe quoi avec une machette.

9.

Un soir d'avril 1994, l'étudiante Immaculée Ilibagiza, qui se destinait à devenir ingénieur, a dîné avec sa famille à Mataba, au Rwanda. Se trouvaient à table son père, sa mère, son frère et un ami qui venait d'arriver pour les vacances de Pâques. Sa mère a parlé de la récolte, son père d'un programme de bourses de la coopérative caféière, et la discussion s'est poursuivie sur des sujets de cet ordre jusqu'à ce que son frère raconte qu'il avait croisé des Hutu transportant des armes et des grenades. La famille d'Immaculée appartenait à l'ethnie tutsi, qui était au pouvoir durant la période coloniale avant d'être remplacée par la majorité hutu à compter de l'indépendance, dans les années 1960.

Le frère d'Immaculée avait entendu des rumeurs au sujet d'une liste de familles tutsi de la région devant être exécutées. Ce n'était pas une nouveauté au Rwanda : des violences inter-ethniques avaient déjà éclaté sporadiquement au cours des trois décennies sous domination hutu. Les radios gouvernementales comparaient les Tutsi à des cancrelats. Une chanson dans les écoles recommandait de leur marcher dessus pour les écrabouiller. Malgré tout leur père a rejeté la proposition du frère d'Immaculée : trouver un bateau, traverser le lac Kivu